

Le chalet au piano

Ce vendredi soir, il fait sombre et triste, une pluie prochaine est annoncée par le vent froid et cassant de novembre. Comme chaque soir, après le travail, Francis se rend au buffet de la gare, pour boire un sirop grenadine et assimiler la journée avant de rentrer chez lui, dans son appartement, trop vide sans Idylla, où il n'y a plus que le chat, le piano électrique, et cette solitude nouvelle qui occupe tout l'espace, lourde et accablante.

Plus besoin de demander : à peine s'est-il assis que la sommelière lui apporte son verre avec un petit sourire en coin qui ferait craquer n'importe quel homme, ne fût-il pas Francis en ce moment même.

Francis s'attarde sur cette femme un instant. Son physique ne l'attire pas plus que ça, aussi l'observe-t-il récupérer des verres vides, les nettoyer en les remplissant d'eau puis les vidant immédiatement, à plusieurs reprises ; il la voit remballer un ivrogne, comme les cinquante autres de la journée, puis elle va derrière le bar pour récupérer la flaque que semble avoir répandue un fût percé. Francis tourne ensuite son regard vers ledit ivrogne, vautré sur le bar, qui verse plus de bière dans sa barbe salie et sur le dessus du comptoir que dans sa bouche ; de même, quand il prend une pleine poignée de cacahuètes dans son bol, les trois quarts finissent par terre, et il rit, sans se soucier des remarques que lui fait la sommelière. À côté de lui, un vieil homme pâle coiffé d'une casquette de marin joue avec une petite pièce et se tripote une oreille, puis l'autre, tout en buvant une eau minérale. À une table plus loin, Francis voit un jeune homme, la vingtaine, jouer avec un caillou qu'il fait rouler sur sa table, qui tombe sans arrêt, parce que le garçon est distrait : il regarde par la fenêtre, absorbé par cet arbre mort qui se balance dans le vent. S'il est heureux ainsi, pense Francis. Plein d'autres viennent passer un moment au buffet, en attendant un train, ou pour y passer la soirée, ce qui semble être le programme de ces militaires en permission qui chantent et se racontent des histoires du passé en attendant leur tartare, spécialité du patron dont Francis est sûr qu'ils ont commandé cela. Il se prend à rêvasser comme le jeune homme au caillou. Une lueur blême éclaire du dehors, elle ternit tout et donne l'impression d'être entouré de fantômes. Francis finit son verre, quelque peu angoissé pour une raison qui lui échappe. Il pose la somme juste sur la table et s'apprête à partir, quand il aperçoit, au fond de la salle, un piano qu'il n'a jamais vu là auparavant.

Celui-ci est droit, quelque peu vieilli, et doit probablement mal sonner, pense Francis. Il reste néanmoins curieux et la musique le démange. « Tu sais si j'ai le droit d'en jouer ? » demande-t-il à la sommelière qui vient à sa table pour encaisser. Elle ne répond pas, se contente de ramasser son argent et de le remercier, puis retourne nettoyer la flaque au pied du fût percé.

Francis décide de prendre son courage à deux mains et s'approche de l'instrument, juste à côté de la table des militaires qui regardent bizarrement ce gaillard qui va jouer du piano pendant qu'eux veulent chanter en paix. Un d'entre eux a dû raconter une sacrée blague, parce que soudain tous rient de Francis. Sans y faire attention – il ne comprend pas leur langue – il soulève le pupitre

et souffle la poussière qui recouvre et s'incrute entre les touches, puis il s'assied à une chaise qu'il tire pour l'occasion, faute de tabouret. Le nom *Eurydice* est gravé sur la caisse. Ses mains, par l'habitude, se placent d'elles-mêmes et Francis commence à faire quelques accords. Il est bluffé. Le son est exceptionnel, mieux que n'importe quel piano sur lequel il a pu jouer. Un vil et miteux piano droit, poussiéreux, au bois usé, qu'on dirait rongé par les termites, capable de sortir un son pareil ! Il prend soudain conscience du silence qui s'est abattu dans la salle. Il balaie la salle du regard, certains sont tournés vers lui, les yeux remplis d'impatience, d'autres semblent figés dans l'attente, et tous supplient : « joue ! joue ! joue ! » comme une foule en délire. Alors, Francis entame les morceaux qu'il cherche à parfaire pour son prochain récital : les *Gymnopédies* de Satie...

G. Double – *Mon caillou tombe pour la énième fois. C'est d'une poésie, les arbres morts ! Je pense à tout et rien en le regardant. Mes cours, mes hobbies, toutes ces choses à faire, ça me fatigue, alors pour faire passer ça, je rêve et j'essaie de raconter ce que je rêve, aux gens que j'aime, à mes amis, ma famille, à elle aussi, qui ne les comprend pas toujours mais qui est toujours là, prête à m'écouter et, je le pense, à me comprendre. Enfin, ça doit vous être égal, vous êtes là pour l'histoire. Ce soir, j'ai envie de rêver plus fort, alors je me laisse emporter par le flot de mes pensées, au risque de me noyer... J'entends du piano et toujours je regarde l'arbre. Il est plein de feuilles, tout à coup, et des dizaines d'oiseaux volent autour, accompagnant de leur chant la musique qui s'échappe de l'instrument au fond du bar, que fait naître cet homme, au fond du bistrot. Je regarde ma tasse, me demandant s'il y avait bien juste du café dedans, et rien d'autre. Debors, on dirait qu'il neige, maintenant, et les flocons brillent dans la nuit d'une clarté diffuse : oui, il neige des lucioles, ce soir.*

C. Nocher – *J'essaie d'entendre la pièce tomber sur le bar, mais c'est définitif : je deviens sourd. J'étais déjà dur de la feuille depuis mon accident en 2112, mais ça a dû s'aggraver, avec ces travaux chez moi : la perceuse et les marteaux piqueurs, toute la journée ! Qu'est-ce qu'il joue bien ce jeune, au piano, quand même. Quand je pense qu'il sera mort quand je partirai pour ma dernière aventure. C'est plutôt long à expliquer, mais en gros, aujourd'hui, je ne devrais pas encore être né. Mais vous vous en foutez, c'est une autre histoire. Ah, ce jeune, il fait plaisir à voir, envoûté par son instrument, et sa musique... C'est que je l'entends ! Et parfaitement ! Normalement, je ne crois pas en Dieu, mais là je le remercie quand même. Quand c'est fait, je remarque quelque chose d'étrange : le bâtiment de l'office du tourisme, en face, n'a pas sa tristesse et sa froideur habituelles. J'aurais juré, voyez-vous, que cet immeuble était gris. Toute cette fichue ville me semble grise en comparaison à ce que j'ai pu voir dans mon passé du futur... Et là, c'est comme si des petits malins étaient venu le peinturlurer dans tous les sens. Les couleurs bougent, se font changeantes, il y a des dessins aussi, des visages, des fleurs, des mains qui s'entrelacent, des fruits, des animaux... Les événements de 2112 me reviennent...*

T. Antal – *Moi, je vous le dis, j'ai toujours été quelqu'un de rationnel. Si je vois un truc bizarre, je me dis qu'il y a une explication derrière. Danaé, la sommelière, me dit souvent que c'est la bière qui me détraque le cerveau, mais je la crois pas. Je suis sûr qu'elle cherche à me duper. Bref, toujours est-il que moi, j'ai vu ce qui passait devant la fenêtre, et c'était beau. On aurait dit que c'était comme à Noël quand j'étais gamin. Je me suis appuyé contre la vitre et j'ai regardé : il neigeait et en même temps le ciel brillait, tout plein d'étoiles ! Ou alors c'étaient les flocons qui brillaient, je sais pas trop. Enfin, c'était beau, c'est tout ce que j'ai à dire.*

Danaé D. – *Je ne sais pas, j'ai dû halluciner, mais au même moment que Francis jouait, j'ai eu l'impression de voir plein de fleurs dehors, comme s'il en tombait du ciel. J'adore les fleurs, j'en ai un énorme parterre dans mon petit jardin, à côté de la tombe de mon mari. Je ne sais pas s'il les aime, lui. Enfin... C'est mieux que juste de la terre. En regardant par les grandes fenêtres, je pense à lui en oubliant un instant que le maître des lieux*



va m'engueuler parce que je ne nettoie pas assez vite la flaque sous le fût. Des papillons, des abeilles et plein d'autres insectes butinent à travers ces fleurs qui tombent...

... Une fois que Francis a fini de jouer, le silence de la salle se fait encore plus pesant et d'un coup se relâche à travers une foule d'applaudissements. Tout le monde est ému, il voit même le vieil homme à la pièce pleurer. Tout le monde le félicite, le remercie. Chaque soldat dit de mettre sur sa note les prochains verres de Francis. Le jeune homme au caillou, sans son caillou qu'il a laissé là, se précipite dehors, déterminé à peu importe quoi qui, de toute façon, ne nous intéresse pas. Francis est bousculé, adulé par tous et peine à circuler à travers le buffet. Quand il atteint la sortie, il se retrouve nez à nez avec le patron. Celui-ci le scrute et dit : « Tiens ! Je voulais justement te demander quelque chose.

–Ah... Quoi ? demande Francis, intimidé par le bloc de muscles qui se tient devant lui.

–Tu vois ce piano, là-bas ? dit le maître des lieux. Drôle d'histoire : c'est un gars bizarre, un antiquaire, je pense, grand bonhomme, on aurait dit un *géant*. Il l'a déposé devant chez moi un beau matin. Pas eu le temps de lui dire bonjour ni au-revoir, j'arrive devant le bistrot et le voilà qui remonte dans un vieux bus juste avant que j'aie le temps de l'interpeller pour qu'il vienne son instrument de devant mon bistrot. Les jours sont passés et je l'ai plus jamais revu. En plus, il nous a jamais réclamé l'instrument. Puis avant-hier, je me suis rappelé : Francis, il aime bien tâter de cet instrument, c'est un peu son truc, que je me suis dit. Du coup, hier soir après la fermeture, on l'a déplacé dans la salle pour que tu puisses l'essayer. Si tu savais comme c'est lourd un machin pareil ! Surtout quand t'es le seul à mettre de la force pendant que Danaé est juste là pour donner l'impression qu'elle aide. Bon, c'est sûrement pas comme ceux que t'as l'habitude de pianoter dessus, mais au cas où, il est là. T'en as un peu joué ? » Il penche la tête derrière Francis. « Ouais, pas besoin que tu me répondes. Vu la tête de Danaé et des autres, c'est probable. Jamais j'ai vu un seul d'entre eux bouleversé comme ça, et crois moi, j'ai l'œil ! Danaé pleure comme ça chaque fois qu'elle entend son chanteur préféré, là, je sais plus son nom... J'aurais aimé être là pour entendre. Enfin bref, ça t'intéresserait de l'avoir, ce piano ? Non non, pas besoin de me payer, c'est cadeau pour un client fidèle. En plus, à l'aspect, il est bon pour la casse, donc je veux pas être malhonnête en te le vendant.

–Mer... merci. Merci beaucoup. Merci.

–Me remercie pas, ça me fait plaisir. Allez, j'ai des plats à préparer, moi. »

Francis aussi était ému, et heureux comme il n'a plus réussi à l'être, depuis le départ d'Idylla. Il avait ressenti quelque chose en jouant sur cet instrument, quelque chose qu'aucun autre piano, il en était certain, ne pouvait égaler. Pendant un moment, Francis était le piano, et le piano était Francis, dégageant une seule et unique aura capable de retourner une montagne et de distordre l'espace-temps, de fracturer la réalité pour y laisser entrer des bribes de rêves heureux qui voletaient devant les yeux ébahis des clients du buffet de la gare. Pour sûr, qu'il emportera ce piano avec lui, mais pas ce soir. Il assure au patron qu'il reviendra demain le chercher, que maintenant il veut aller dormir, « mais promis, demain, je suis là.

–Vient toquer quand tu veux au bureau, je te prête ma camionnette. »

Le soir, il se couche sans souper, sans se brosser les dents, sans rien faire. L'euphorie est retombée, et Francis avec. Il pleure sur le matelas usé, à même le sol, à côté du chat qui se blottit



contre lui pour le réconforter. « Comment je peux faire pour que tu ailles mieux ? » demande-t-il. « Fais la revenir, » répond Francis.

Le lendemain, il prend la route des montagnes et se rend au chalet de son grand-père, où, avec l'aide de son cousin Jean, le berger du village, il fait rentrer le piano dans le salon, juste à côté de la cheminée où il y avait un espace vide depuis que Maman avait fait retirer l'établi de grand-père pour le déposer au musée local. Il fait un pas en arrière et observe la disposition. Il y a la porte-fenêtre du balcon à droite et un petit espace entre le piano et la cheminée de pierre à sa gauche. Ça semble bon comme ça, pense-t-il. Ayant bu un chocolat chaud, Francis donne congé à Jean qui lui fait la bise après avoir encore amené la cage du chat qu'il libère dans la pièce. Le matou va immédiatement se réfugier dans la chambre à coucher où on lui a installé un coussin sous le lit.

Une fois seul, il s'assied au piano sur le tabouret qu'il a cette fois spécialement amené de son appartement. Avant de jouer, il se souvient d'un soir, avec Idylla... Ils étaient assis sur l'énorme tapis, admirant le feu et se racontant des histoires ou chantonnant des airs du répertoire d'Idylla. Francis adorait l'entendre, elle avait une voix sublime, couplée à son regard qui se faisait dix fois plus envoutant quand l'émotion de la musique le traversait. Ainsi, elle faisait s'agenouiller les âmes les plus dures du public où plus personne ne chuchotait, plus personne ne toussait ou n'éternuait, les mouches ne volaient plus, le chauffage lointain de la salle ne vrombissait plus : on n'entendait plus qu'Idylla. Ce soir-là, devant le feu qui ne crépitait plus mais rayonnait toujours à travers la pièce, elle avait chanté le passage de *l'Orfeo* où une messagère annonce la mort d'Eurydice, qu'elle aurait dû chanter à une audition. Francis se souvient avoir pleuré en l'écoutant – ou était-ce la fumée de la buche qui s'éteignait en sifflant ? – les deux, pense-t-il, car comme à chaque fois, elle avait vécu son chant d'une telle façon qu'il avait eu l'impression véritable qu'elle était accompagnée par un orchestre, non pas qu'il se rappelait les accompagnements : Francis avait réellement entendu un orchestre accompagner Idylla durant son chant, au milieu du chalet. Il se souvient aussi avoir protesté : on aurait dû la faire chanter un air d'Eurydice, ou de la Musique ! Pas de cette messagère secondaire juste bonne à porter des mauvaises nouvelles ! Idylla, toujours compréhensive, n'avait rien dit, s'était contentée de prendre Francis par les épaules et de lui dire que ce n'était pas grave, qu'elle faisait avec. Puis, il se souvient, elle lui avait demandé de rajouter une bûche dans le feu, malgré lequel elle avait froid... Maintenant qu'il est assis devant le piano, Francis ne veut pas pleurer. Il est persuadé que jouer de ce piano la fera revenir. Il jette un œil par la porte du balcon : le ciel est couvert et la nervosité de l'air est palpable, Francis voit les moutons de Jean s'exciter sur Dieu sait quoi. « Il va probablement neiger ce soir, » a annoncé Jean qui a préparé des buches dans l'âtre avant de partir. Ses moutons n'ont pas froid, eux.

Puis Francis pose ses mains sur l'instrument comme il l'a fait au buffet. Alors immédiatement, ses mains jouent au chat et à la souris, se chevauchent, se croisent et s'emmêlent au gré des morceaux que Francis ne se rappelle même pas connaître, comme si le piano avait appris par cœur tout un répertoire et le transmettait en temps réel à Francis qui le concrétisait de ses mains habiles...

Jean – *Vous me pardonnerez, je suis un peu trop curieux, surtout quand il s'agit de mon cousin, parce que je sais que ces derniers temps ça va pas fort pour lui, du coup je m'inquiète. J'étais tranquille sur le chemin de retour, je regardais mes moutons quand je les ai vus se précipiter, avec mon chien Morgenstern, au pied du balcon de grand-père. J'ai eu peur qu'il était arrivé quelque chose à Francis quand j'ai senti le sol trembler. J'ai paniqué, je*



m'attendais à un tremblement de terre ou un orage violent, et je suis allé me planquer à la remise du chalet. Quand il y a eu une accalmie, je suis monté et il y avait juste Francis qui jouait du piano sans faire attention à moi. C'était très beau, ce qu'il jouait, d'ailleurs, ça me rappelait une musique que j'avais entendu dans un dessin animé de quand j'étais gamin. Bref, tout ça pour dire que je me suis retrouvé dans le salon avec Francis, son chat sur les genoux, quand, tout à coup, il a commencé à jouer plus fort, ou plus intensément, je ne sais pas, et on aurait dit que la cheminée s'était transformée en fusée. La flamme devenue beaucoup plus forte, mais sans qu'il ne fasse plus chaud, bizarrement. J'ai commencé à avoir le tournis, quand j'ai vu que mes moutons apparaissaient par intermittences à la porte fenêtre, puis disparaissaient aussitôt. Bientôt, je n'ai plus vu mes moutons, mais la pointe des sapins, puis les étoiles. Je suis sûr de ce que j'ai vu, et je vous assure que je n'ai pas plus forcé sur la vinasse que d'habitude ce jour là...

... Le chalet pivote à toute vitesse : c'est un grand concert dans le ciel. Les arbres, les sommets, les oiseaux, les étoiles et tout ce qui est au-dessus du sol entend ce que joue Francis et, un court instant, s'arrête, est submergé par mille émotions heureuses causées par la beauté pure que transmet la musique.

Il survole ainsi la Terre entière. Partout, on parle du Chalet au Piano, sur lequel scientifiques et ufologues s'arrachent les cheveux, sur pourquoi du piano, pourquoi un chalet, pourquoi il pivote, pourquoi il vole, pourquoi est-il sur Terre, pourquoi part-il, pourquoi, pourquoi, pourquoi... Ils s'arrachent les cheveux sur tellement de pourquoi tandis que les autres, ceux qui ont compris, ne cherchent pas à comprendre mais, au contraire, ressentent ce que transmettent Francis et le piano.

Ainsi, à travers le monde entier, on voit chuter le taux de criminalité, des divorcés se remarient et des traités de paix sont signés, un adolescent mal dans sa peau sur le point de se piquer brise la seringue, un père sur le point de frapper ses enfants les prend dans ses bras et leur demande pardon, un cambrioleur sur le point de fuir se retourne et va rendre l'argent au gérant de la supérette, une femme sur le point de se pendre retire la corde et la jette par terre et va souhaiter bonne nuit à son fils, le dirigeant blondinet sur le point d'appuyer sur un bouton rouge se ravise au dernier moment et présente sa démission, on rapporte même que des morts se sont réveillés dans les morgues, en pleine forme, et des mort-nés sont nés. Partout dans le monde, on assiste à des miracles, on invoque de tous les dieux, on descend dans la rue et on allume des feux de joie, on se sourit, on échange, on s'embrasse, on fête sans savoir ce qu'on fête, on fête et c'est tout, on ressent ce que transmettent le piano et Francis : le bonheur d'être vivants sur Terre ou ailleurs.

Et le chalet toujours plus haut s'envole, quitte l'atmosphère, vers l'espace et le cosmos sans fin. Au même moment, un astronome met au point les plans d'un nouveau vaisseau spatial prévu pour le voyage interstellaire. Un autre découvre les vertus métapsychiques d'une météorite hypercubique, et cherche à lancer une production industrielle d'appareils basés sur cet artefact. Un autre encore lance une gamme de véhicules autonomes à la pointe des dernières technologies. Un dernier commence à rassembler les données pour lancer une mission d'exploration sous-marine dans les cent ans à venir. En tous lieux, des chercheurs de tous les domaines font des découvertes cruciales pour l'avenir de l'humanité.

Une fois qu'ils ont quitté la Terre, Jean se poste au balcon et ramasse un éclat d'astéroïde dans la Ceinture, plonge son bras à la surface de Jupiter, qui soulève une poussière dorée, argentée et brillante. Puis il fait de même sur Neptune qui vient ajouter du bleu au petit nuage qu'il forme devant lui. Toujours plus vite et toujours plus loin dans l'univers, le chalet pivote. On le voit briller aussi-loin que les étoiles dans le ciel, plusieurs millions d'années après qu'il ait décollé, jusqu'au



moment où, après avoir traversé les confins de l'espace-temps, Francis en ait assez de jouer. Dans un endroit inconnu et chaotique, où des débris s'entrechoquent avec des particules de gaz et de poussière dans le néant, il regarde Jean et lui dit : « On rentre ? » Ce dernier acquiesce, surexcité comme un enfant, avec tout son trésor accumulé.

Alors, Francis ferme le pupitre et, immédiatement, ils se retrouvent à la montagne, dans le domaine de grand-père. À la fenêtre du balcon recouvert de poussière multicolore, on voit les moutons et Morgenstern qui attendent Jean pour rentrer. Les premiers flocons tombent, sans briller, mais Francis les voit ainsi quand même. Il dit au-revoir à Jean qui l'embrasse et va remettre une bûche dans la cheminée. Idylla, pense-t-il, si seulement tu avais été là. Tu l'aurais ressenti aussi. J'aimerais tant que tu sois-là.

Idylla – Ah Francis, mais je suis là ! Si tu savais comme je l'ai ressenti...

